

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 13

Artikel: Une bonne nourrice
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grand bâtiment planté en travers du Rhône, en amont de l'Isle. Primitivement, les pompes étaient actionnées par de grandes roues qui *donnaient de l'air* à celles du moulin David, à la Coulouvrière, mais plus *conséquentes*. L'eau était refoulée sur l'Hôtel-de-Ville, dans un grand réservoir, d'où elle se répandait ensuite dans les divers quartiers. Mais notre Genève s'agrandissait; la machine devint bientôt insuffisante et on dut d'abord y ajouter une *turbine* dans une annexe à droite. On m'a dit que cet « artifice » avait été construit par un mécanicien de chez vous (de Vevey, je crois), mais faut pas vous en vanter, car on me dit qu'on n'en a pas été trop content. Les besoins augmentant toujours, on dût faire, quelques années plus tard, une nouvelle annexe, à gauche, dans laquelle une maison de Paris installa un bâlier hydraulique d'une puissance extraordinaire.

L'eau est maintenant refoulée sur le plateau de Saint-Georges ; la montagne a été enlevée et on y a mis, à la place, un immense réservoir en béton, qui peut contenir des milliers de millions de litres, qu'on pourrait en faire concurrence au Rhône. Quel dommage que ce ne soit pas toujours plein de bon *Crépy* ou de *Bossey* !

Le bâtiment central a été restauré et surmonté d'un clocheton de style composé : c'est du chinois et ce n'est pas du chinois, vous comprenez bien. Quatre énormes cadrants sont éclairés la nuit par une lumière électrique tellement éclatante, que le garde des eaux me disait l'autre jour que toutes les *perchettes*, depuis le pont de la Machine jusqu'à la Belotte, deviennent aveugles et qu'on mangera les *fritures* pour rien cet été. Je vais aller voir jusqu'au café des Marins, sur le quai des Eaux-Vives, prendre ma couëste un de ces jours et m'y informer de la chose. Si c'est vrai, j'en commande une bonne et je vous invite, foi de Roydor !

Mais le principal ornement de l'édifice, c'est les huit urnes qui l'entourent : quatre de petites dimensions, en haut ; quatre en bas, beaucoup plus grandes. Cœux qui s'y connaissent disent que c'est des vases — de jour — genre étrusque. — Cette description doit vous suffire, tant elle me paraît claire. Vous serez certainement de l'avisse du journal le mieux informé de notre ville, qui résumait ainsi son opinion à ce sujet :

« Le tout forme un ensemble harmonieux quoique varié, coquet quoique sévère, élégant, monumental et vraiment grandiose. » Impossible de dire mieux en moins de mots !

On a beaucoup jasé sur ces huit urnes, dont l'utilité pratique ou simplement décorative échappe au public vulgaire ; mais moi que je suis un peu parent avec un de ces Messieurs du Conseil administratif, je puis vous y dire sous le sceau du plus profond secret : Ces urnes sont destinées à renfermer plus tard les cendres des grands citoyens genevois morts au service de la patrie !

Mais, à ce propos, il me revient une bien jolie blague de mon pauvre ami Choissu. C'était, il y a quatre ans, au printemps, le jour des élections pour l'*Administratif*, justement. N'étant pas de *ceusses* qui négligent leurs devoirs de citoyens, je m'acheminai

vers la boîte à *giffes*. Arrivé devant les portes, je me bourrai les poches de toutes sortes de listes imprimées que distribuaient, par *milliasses*, une centaine de *gueulards*, que c'était à en devenir sourd. J'entre et je me dirige tout d'abord au bureau R, où je demande mon estampille. Là, un petit *blanc-bec*, un carré de vitre à l'œil, me dévisage un moment et me dit : — Votez-vous communalemennt ? — Comment, si je vote comme un Allemand, espèce d'insolent, que je lui dis, moi, Roydor, J.-Jaques, né *natif genevois*, rue des Trois-Perdrix, n° 7, au premier en desc..... — C'est bon, c'est bon, dit le blanc-bec à la vitre, en se pouffant de rire, voilà votre estampille. Moi, je la prends mon estampille, et, tout tremblant de colère encore à la pensée de l'affront que je viens de subir, je me dirige derrière un pilier et je sors de mes poches les listes imprimées, parmi lesquelles je choisis délicatement celle où il y a le chapeau de Guillaume Tell dessus, la *bonne*, quoi ! — Je fais toujours bien attention, crainte de me tromper et de prendre celle où il y a l'oiseau dessus, vous savez ! — J'y colle mon estampille et je me dirige crânement sur l'urne de droite, où j'ai l'habitude de jeter mes bulletins. Faut-il pas que je me rencontre là nez à nez avec Choissu (et non pas Choillu, comme vous y avez mis samedi passé), qui vénait aussi remplir ses devoirs civiques. Je lui conte mon aventure, mais — au lieu de compâtre avec mes griefs — mon Choissu, ce vieil *avenaire*, rit à se tordre les côtes, et me prenant par le bras : Grand *bidagnol*, qu'il me dit, allons boire un verre sur la peur. Nous sortons donc de cette sacrée *boîte* et, traversant la Plaine, nous entrons chez le *Grand-François*, où nous commandons un demi-pot de petit vieux de Cologny et deux *biffe-steaks* au fromage..... Hélas ! le pauvre Choissu est mort il y a bientôt 20 mois, dans sa 76^e année... Ce que c'est que de nous !.... Et il s'en est peu fallu qu'il inaugurerasse le *diot* de Saint-Georges.

(La suite à un prochain numéro.)

Une bonne nourrice.

Sous ce titre, une abonnée du *Voltaire*, Madame Adèle Jarrié, de Toulouse, communique à ce journal le charmant récit qu'on va lire :

« Dans les campagnes du midi de la France, les femmes qui travaillent aux champs emportent, quand elles sont nourrices, leurs bébés dans une corbeille peu profonde, et choisissent à l'ombre une place où elles déposent les chers petits êtres. Puis, à l'heure des repas, elles viennent leur donner le sein. Une d'elles laissait son enfant à la garde d'une belle chienne qui, ayant mis bas, avait du lait à pleines mamelles. Le pauvre bébé, loin de sa mère, criait de temps en temps. La chienne, qui lui était très attachée, paraissait inquiète. L'instinct lui avait-il appris ou avait-elle remarqué que lui, comme son petit à elle, tetait le sein de sa mère, et qu'avant de le prendre il criait bien fort ? Toujours est-il que la bonne et douce bête eut l'idée de se placer en travers au-dessus de la corbeille, offrant ses tétines à la bouche de l'enfant, qui, sans plus

de façons, se mit en devoir d'y boire un petit coup en attendant le sein de sa mère.

Le bébé était magnifique et de belle venue. Sa mère pourtant remarquait que, depuis qu'elle venait aux champs, il n'avait plus un si gros appétit, et cela l'étonnait un peu ; mais il se portait si bien qu'elle ne s'en préoccupait pas autrement, lorsqu'un jour, craignant l'orage, elle revint vers son enfant à une heure inaccoutumée. Et que vit-elle ? La chienne, placée en travers de la corbeille, laissait le bébé boire son lait à pleine bouche. Alors elle comprit pourquoi il n'était plus si affamé que par le passé. La chienne, en voyant approcher sa maîtresse, ne se dérangea pas ; elle la regardait de ses deux grands yeux doux, semblant lui dire : « Tu n'es pas toujours là quand il crie. Tu vois, le pauvre, il avait faim, il pleurait, je le console, — je te remplace un peu ; regarde comme il a l'air content... »

La mère, qui aimait sa belle chienne, lui laissa d'autant plus la garde de son enfant, sans s'occuper (chose rare) des sots propos qu'on lui tenait lorsqu'au village on sut qu'une chienne allaitait son enfant. D'aucuns craignaient que le petit n'aboyât !...

Aujourd'hui, l'enfant a quatre ans. L'affection pleine de tendresse que le bébé et la chienne ont l'un pour l'autre ne s'est pas démentie.

La mère me conta que souvent elle s'était cachée pour voir comment les choses se passaient. Quand le bébé criait, la bonne bête, au-dessus de la corbeille qu'elle enjambait, se baissait et paraissait caresser le visage de l'enfant de ses tétines rebondies, et lui, de sa petite bouche, en happait une et appuyait ses mains mignonnes sur le ventre de la chienne. Quand, bien repu, il s'endormait, elle se retirait doucement, et, d'un petit coup de langue, lui donnait un baiser, puis se recouchait, fidèle gardienne, auprès de la corbeille.

Mme Jarrié termine en disant que, quand on pense qu'il existe des mères qui laissent mourir de faim leurs enfants, on se demande si ce n'est pas à cette belle, bonne et douce chienne qu'il nous faut accorder le plus de cœur et d'âme ?

L'écho répond : Dame ! ...

11. La vilvie melice dão canton dè Vaud.

Adon lo coumandant fà veni devant li
Lè novés z'officiers dè tsaquè compagni,
Et lè preseintè quie à tota la melice
Ein rappeleint que faut qu'on bravo sordà suisse
Sai dzeinti avoué leu. « Vous les respecterez,
Soldats ! ces officiers ; vous leur z'obéirez !
Se dit. Et vous, messieurs ! que chacun soit un père
Pour ces guerriers en qui notre patrie espère. »

Après cein, lo préset, son tsapé à la man,
Que s'est bin recordà tandi lè dzo devant
Po lão derè dou mots, s'avancè drài qu'on tsâno,
Kâ devant clliâo troupiers, ye s'agit d'êtrè crâno.
« Officiers, se lão fâ, sous-officiers, soldats ! »
Et lão débliottè quie, mâ na pas ein patois,

Son discou, iò sè dit que l'a vu l'exercice
Et que sont dâi tot fins, et 'na crâna melice,
Què se l'ennemi vint, trovérâi lo trépas
Et que farà rappoo ào hiaut Conset d'Etat.
Après cé bio discou, lè brâvô sè font ourè,
Mâ on grand roulémeint dâi tambou lè fâ dzourè ;
La musique à son tor einmode on rigodon,
Et ào coumandémeint, lo carrâ sè dépond ;
Poui po lo défelâ tsaqiè bataillon martsè
Ao son dè la musique et dâo tambou, et passè,
Alligni pè ploton drâi devant lo préfet,
Yò ti lè z'officiers, mémo lo colonet,
Lâi marquant lão respet pè lo salut d'usadzo
Ein porteint dè la man lão z'épîe ào vesadzo.
Et quand l'ont défelâ très-ti, du lè sapeu
Tant qu'à la compagni dâi galés vortigeu
Que martsive ein derrâi, qu'êtâi l'arrière garda,
La féta finesseï pè ellia granta parardâ ;
Ye partessont ein vela' on pou reindus, mafi,
Et à « rompez les rangs ! » l'etion licenciyi...

Adon ti lé z'einfants sè trovâvont dè Berna ;
Kâ affubliâ d'on sa, ào bin de 'na giberna
Mémameint d'on fusi, clliâo bouébo étiont tot fou
Dè poâi, ein s'ein alleint, fère âi poussé-caillou.
Et pi se per hazâ dâi sordâ lão baillivont
On restant dè cartouche, adon ye dzemelhivont
Dè poâi férè canon ein tserdzeint onna clliâ
Sein la meindra cousin d'avâi lè dâi soupliâ,
Ao bin onna guelietta ! àobin onna dzefliâie
Se pè blosset ào fû, ellia pudre étâi tsampâie.

Après « rompez vos rangs ! » quand sont licenciyi,
Lè sordâ, lo cou set, sè vont ti dessâiti,
Lè z'ons pè compagni, lè z'autro' à la banbanna
Tsau ion, pè dou, pè trâi, et mémo pè dizanna,
Après quiet lè galés et dzouveno lurons
Qu'ont dza vu su la pliae, ein moué, dévai lo riond
'Na troupa dè grachâose ein ballès robès bliantsès,
S'ein vont lão z'eimpougni la taille su lè z'hantsès,
Et quand la clérinette eimoudre on rigodon,
Cllia jeunesse s'ein baille à veri tot dâo long
Tant qu'âo né, dâi galop, sautiches, mouferinès,
Sein cousin dè vouinnâ gredons ào crinolinès.

Lè z'officiers, qu'ont fan, quand bin l'ont diz' hâorâ,
Sè vont ti goberdzi d'on fin et bon dinâ ;
Et tandi lè discou, lè tsansons, lè fifâiès,
La musica lão fâ sè pe ballès ioulâiès.

Ora, lè dzeins rassis, sordâ dè boun'écheint,
Quand l'ont prâo quartettâ et que tsacon s'ein cheint,
Sè rappertsont tsau pou po reintrâ ào veladzo ;
Kâ, quand l'est bon, l'est prâo ! Et l'est bon por on iadzo.
Assebin on lè vâi reveni dè grand dzo
Lè z'ons ein boun'éstat ; d'autro' avoué lão chacot
Que n'a min dè pompon. Et sein cousin, ni poâire
Dè la fenna qu'est quie, s'ein vont oncora bâire ;
Mâ devant què d'eintrâ dedein lo cabaret,
Ye dansont que devant on pecheint picoulet,
Après quiet, quand l'ont bu, quand l'ont prâo fê la fêta,
Prâo djasâ, prâo tsantâ, perdu on pou la tête,
Tsacon dè son coté s'ein va tant bin què mau
Essiyi dè trovâ lo tsemin dè l'hotô,
Lè z'ons ein trabetseint, ein faseint cauquiès z'esses,
Kâ cé tsancro dè vin est pére dâi cupesses ;